

Parler de la souffrance

Je ne prétends pas vous expliquer ce qu'est la souffrance mais tout au plus vous parler de la souffrance dans une vie, la mienne. Et tout cela n'est qu'un prélude. En effet ce qui importe, c'est que notre réflexion, notre effort d'intériorisation débouche sur cette interpellation de foi, cette situation évangélique que sont les personnes malades dans la vie quotidienne, dans l'Église.

Mon expérience de la souffrance

En 1986, j'ai subi une opération sérieuse à cœur ouvert; c'était l'aboutissement d'un processus enclenché depuis longtemps et qui avait pour principal effet de m'épuiser physiquement. L'année précédente avait été particulièrement douloureuse surtout sur le plan moral. J'avais changé de fonction et devant mes nouvelles tâches, je me retrouvais sans énergie, sans goût, sans enthousiasme et pire j'étais désabusé face à tout ce qui m'émit demandé. Je ne faisais que penser: «Qu'est-ce qui m'arrive? J'ai toujours aimé, adoré même ce métier et voilà que je suis dégoûté. Qu'est-ce qui se passe?»

Durant cette période, j'ai ruminé continuellement deux textes. D'abord celui de Job: «Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur». Que Dieu soit source de bonheur s'accepte très bien. Mais quelle est sa place, son rôle dans le malheur, dans mon malheur? Puis une prière que j'avais pêchée dans la revue Prier.

«Il est des temps d'angoisse et de désert
où même ta présence, Seigneur, semble se dérober.
Comme si un invisible mur se dressait tout à coup
devant Toi, devant moi».

Alors vient l'envie de crier:
«Où es-tu, Toi, le Dieu de lumière 1»
«Ne crains pas. Je suis le Dieu caché au creux des nuits.
Ne cherche pas. Je ne suis pas devant.
Je ne suis pas ailleurs. Je suis à tes côtés.
J'ai ma main dans la tienne.»

J'ai traîné cette prière avec moi m'y agrippant comme à une bouée de sauvetage, cherchant à attraper sa main.

Et survint la syncope en pleine rue, séjour dans deux hôpitaux, un mois et demi d'hospitalisation, dix mois de convalescence traversés par toutes sortes de sentiment: abandon, inutilité, oubli, frustration, dégoût, mais aussi libération, saveur de la vie, appréciation des liens avec les autres, entouré et choyé par une communauté merveilleuse, mûrissement dans la foi, intégration, rapprochement avec Dieu. Au terme de cette étape, il y a ces mots tout à fait justes: «Dieu qui fait les croix fait aussi les épaules et nul ne l'égale dans l'art des proportions.»

La souffrance m'a évangélisé

L'évangélisation, c'est annoncer Jésus et son projet de salut, c'est révéler le mystère de sa mort et de sa résurrection. C'est aussi laisser descendre en moi l'Évangile. Comme la souffrance, tel un fer brûlant, s'était infiltrée au plus profond de moi-même, ainsi l'Évangile m'a-t-il comme accompagné dans cette blessure mais cette fois comme un baume.

Cela m'a conduit à trois formes de rapprochement. D'abord rapprochement-avec moi-même c'est-à-dire une forme de recentrage, de réalignement de ma vie. Comme disait Alfred de Musset: «L'homme est un apprenti et la souffrance est son maître. Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert». Qui suis-je? Qu'est-ce que je veux? Comment y parvenir?

Si nous interprétons la souffrance comme une expérience d'Évangile, une expérience de Dieu, elle ne demeure pas sans signification, sans indication. La maladie, la souffrance ne se produisent pas en vain dans une vie chrétienne. Dieu vient nous y rencontrer. Certes, d'une façon surprenante, douloureuse, il est vrai, mais il nous attend à ce rendez-vous: Et pour rencontrer Dieu, il faut descendre au plus profond de soi, élaguer les choses inutiles, enlever ce qui fait écran entre lui et nous.

La souffrance m'a débarrassé d'une bonne partie de ma suffisance et m'a délivré de mon sentiment d'importance, de mes ambitions. En toute vérité, j'avoue que

je ne suis candidat à rien sauf à la sainteté. Par la souffrance, Dieu vient nous chercher, nous cueillir pour que nous puissions nous re-cueillir.

Le deuxième rapprochement fut avec Jésus et l'évangile. J'ai toujours eu de l'attrait pour les scènes évangéliques mais plus encore aujourd'hui. Je suis spécialement touché par celles où Jésus entre en relations avec les personnes plongées dans des situations particulières: Pierre, Mathieu, Barthélemy, la Samaritaine, Zachée. Ce qui me marque, c'est l'attitude que Jésus adopte dans sa relation avec ceux et celles qui souffrent dans leur cœur ou dans leur corps. Je pense à la rencontre de Jésus avec les dix lépreux, l'aveugle Bartimée, le paralytique descendu par le toit, la belle-mère de Pierre, la femme atteinte d'une perte de sang, l'infirme de la piscine de Béthesda.

Jésus n'a pas soulagé toutes les personnes malades et handicapées qu'il a rencontrées. Mais il l'a fait souvent pour montrer jusqu'à quel point il attachait du prix à ces rencontres et à ce que vivaient ces gens. Il l'a fait avec beaucoup d'attachement envers eux. C'est une relation soignée, particulière avec ces personnes. Il y a chez elles comme une vulnérabilité qui l'attire. Je me reconnais dans ces êtres, dans leurs limites, leur besoin des autres, de l'Autre. Je sens que j'ai besoin de Lui, et que j'aurai toujours besoin de Lui. Nous parlons parfois d'Evangile dans la vie. Mais il y a aussi la vie dans l'Évangile, ma vie dans l'Évangile.

Enfin la souffrance m'a rapproché des personnes malades, et cela touche beaucoup le monde. J'avoue que j'ai subi comme un choc, un ébranlement lorsque je me suis dit pour la première fois: «Tu fais maintenant partie du monde des malades, des souffrants». C'est très impressionnant et j'ajoute que c'est aussi très honorable, très valorisant. Il y a une communion, une parenté qui s'établit avec une foule, une population immense. J'aime les personnes malades parce que Jésus les aime, parce que l'Église a un souci particulier, une tendresse spéciale envers elles, parce que j'ai été, parce que je suis malade. J'ai une conviction de foi: dans, les personnes malades, dans les personnes qui souffrent, nous rencontrons le Christ Jésus d'une façon privilégiée. J'aime les personnes malades aussi parce que je me sens en complicité, en connivence avec elles. Elles me rappellent ma vulnérabilité. Grâce à elles, je me revois dans ma petitesse, ma pauvreté, mon dépouillement. Je sais que devant Dieu

c'est là ma vraie stature, la belle, la vraie valeur de ma vie.

Si je peux me permettre un conseil, je suggérerais de ne pas dire à un malade: «Ah! Si vous le saviez, comme je vous comprends.» La souffrance est unique, la mienne, celle de l'autre. Cependant la souffrance, la maladie rend seul. Dans ces circonstances, une présence est d'un énorme réconfort. Sans parler mais en étant pleinement présent et accueillant nous apportons un vrai médicament, une bonne chaleur à la personne qui souffre. Oui! La souffrance évangélise. Elle permet de découvrir notre vraie mesure, notre vraie dimension mais aussi elle nous permet d'estimer l'autre pour ce qu'il est vraiment. •

Jean-Léon Carette, prêtre

Pastorale Québec, le 4 mai 1994